



ILS LUI ONT PRIS CE QU'IL A DE PLUS CHER

# NUIT BLANCHE

**TOMER SISLEY**  
**JULIEN BOISSELIER**  
**JOEY STARR**  
**SERGE RIABOUKINE**  
**LAURENT STOCKER**

UN FILM DE **FREDERIC JARDIN**

LIZZIE BROCHERÉ SAMY SEGHIR BIROL ÜNEL DOMINIQUE BETTENFELD ADEL BENCHERIF

CHIC FILMS  
en coproduction avec PTD, SAGA FILM et uFILM  
présente

# NUIT BLANCHE

UN FILM DE **FREDERIC JARDIN**

Avec

**Tomer Sisley**  
**Julien Boisselier**  
**Joey Starr**  
**Serge Riaboukine**  
**Laurent Stocker**  
**Lizzie Brocheré**  
**Samy Seghir**  
**Birol Ünel**  
**Dominique Bettenfeld**  
**Adel Bencherif**

Durée : 1h38 – Format : 1.85 – Son : Dolby Digital SR/SRD  
Photos et dossier de presse téléchargeables sur :  
[www.bacfilms.com/presse](http://www.bacfilms.com/presse)

**DISTRIBUTION**



88, rue de la Folie Méricourt  
75011 Paris  
Tél : 01 53 53 52 52 / Fax : 01 49 29 49 60  
[www.bacfilms.com](http://www.bacfilms.com)

**Sortie le 16 novembre 2011**

**PRESSE**

Laurent Renard  
et Leslie Ricci  
53, rue du Faubourg Poissonnière  
75009 Paris  
Tél : 01 40 22 64 64



## SYNOPSIS

Un flic dérobe un gros sac de cocaïne à des trafiquants, mais il est identifié au cours de l'opération. Les truands prennent alors son fils en otage. Vincent doit faire l'échange - son fils contre le sac - dans une immense boîte de nuit tenue par les mafieux. La nuit qui commence sera la plus longue de sa vie et peut-être même la dernière.





## RENCONTRE AVEC FREDERIC JARDIN REALISATEUR ET SCENARISTE

**Votre nouveau film est d'un registre très différent de CRAVATE CLUB et des FRÈRES SŒUR notamment. Comment est-il né ?**

Il s'agit de films en huis-clos à chaque fois mais c'est vrai que cette fois-ci ce n'est plus du tout une comédie... Voilà quelques années, j'avais déjà voulu réaliser un vrai film noir. Plusieurs projets avaient été envisagés mais aucun n'avait abouti. J'ai toujours été obsédé par l'enfermement au cinéma, et j'avais aussi cette idée de thriller dans une vaste boîte de nuit en temps réel sur laquelle le producteur, Marco Cherqui, m'a proposé de partir. Est venue se greffer sur ce premier concept une autre de mes obsessions : la paternité. Dès lors, le film reposait sur ce lien père/fils dans un film constamment en mouvement. Marco m'a offert de développer le scénario avec Nicolas Saada, un spécialiste du film de genre dont je suis proche, et nous avons construit peu à peu cette histoire. Un autre excellent scénariste, Olivier Douyère, qui vient lui aussi de cet univers, nous a rejoint.

**L'histoire réserve énormément de retournements dans un univers original. Comment avez-vous développé cette intrigue qui rebondit sans cesse ?**

Je voulais placer mon personnage principal devant une succession d'obstacles cauchemardesques qui se dressent devant lui et le regarder se dépatouiller pour finir à bout de souffle comme lui... Mettre à l'épreuve sa capacité de rebond pour s'attacher définitivement à lui. Je voulais travailler autour d'un père et d'un fils aux abois,

traqués, errant pendant toute une nuit au milieu de gens ordinaires qui font la fête avec insouciance, aux antipodes du drame qu'ils vivent. Tout l'enjeu pour eux est d'essayer de revoir la lumière et de retrouver la vraie vie, en ayant éprouvé leur lien à travers cette nuit. Le père sauve son fils, le fils sauve son père. Tous deux grandissent. En une nuit, Vincent, père plutôt médiocre, devient aux yeux de son fils un père héroïque. Et son fils, Thomas, ado râleur, un adulte aux yeux de son père...

À partir de là, le jeu consistait à leur imposer une sorte de parcours initiatique, en jouant avec les codes et les situations emblématiques du film noir, mais en proposant un développement à chaque fois surprenant au spectateur.

Nous avons tissé cette histoire à tiroirs en travaillant par couches successives. Le décor principal, la boîte de nuit, devient pour Vincent un véritable labyrinthe infernal... Il a tous les protagonistes du film sur le dos dans cet immense complexe pour noctambules qui finissent par l'encercler, le prendre au piège... Tout au long de ces heures, les lieux et les personnages se livrent, se densifient et se révèlent. Surtout chez Vincent, les masques tombent les uns après les autres au fil de sa course...

**Comment avez-vous choisi vos interprètes ?**

Dès le départ, j'avais envie d'aller chercher la matière humaine, la peau, la transpiration, les regards, la fébrilité... Tout ce qui est fragile et que l'on cache. Je voulais des personnalités, des caractères très forts. J'ai intentionnellement joué sur ce que les acteurs véhiculent et l'image qu'ils peuvent donner.

Comme dans la vraie vie, les personnages du film dépassent leurs apparences, les transcendent et

se révèlent plus complexes que ce qu'ils paraissent être. Tous les interprètes du film viennent d'horizons différents, d'origines variées et de familles parfois très éloignées. C'est le cas de Tomer Sisley. On pouvait le réduire à une apparence physique, au rôle de Largo Winch, mais c'est loin de le définir complètement. Il est l'un des rares comédiens de son âge à pouvoir assumer un rôle très physique avec une vraie profondeur psychologique.

Je me suis appuyé sur son côté vulnérable, son envie de bien faire. Il a été incroyable, assumant tout. Il n'incarne pas un héros invincible. Son personnage est fiévreux, prisonnier d'une situation qui le dépasse et qui peut l'écrabouiller n'importe quand. Pendant tout le film, on suit Vincent et on ne le lâche pas. Mon travail était de faire ressortir l'émotion et la fragilité qui sont en lui. Les situations où il se trouve plongé, la violence qu'il encaisse, confèrent à son parcours un côté christique.

Pour le rôle de Feydek, j'ai tout de suite pensé à JoeyStarr. Joey est quelqu'un qui, comme les personnages du film, dépasse complètement l'image qu'on lui colle. Il y a, en fait, quelque chose de très élégant chez lui. Il donne à Feydek du relief, un truc attractif et une crédibilité immédiate qui lui permet de jouer ensuite avec une forme d'autodérision, jusqu'à ce regard d'un homme qui n'est dupe de rien.

Julien Boisselier apporte énormément au personnage de Lacombe. J'ai toujours aimé ce que dégage cet acteur, sa manière de bouger extrêmement fluide. Le moindre de ses geste est une trajectoire. Fin, longiligne, il a quelque chose d'un danseur. J'avais envie de le voir jouer autre chose que les séducteurs, avec son sourire



qui fait chavirer les filles. Il a quelque chose de glacial, de pas commode du tout et d'un peu dingy, ce qui m'est apparu franchement à partir du moment où je lui ai interdit de sourire.

Pour le rôle de José Marciano, il fallait du coffre... Serge Riaboukine est un acteur précieux capable de registres radicalement différents. Il associe tous les aspects que demandait le personnage. Marciano devait être imprévisible, pouvoir en imposer malgré son côté ridicule, le patron de boîte qui fout les jetons ; qui se grise de lui-même et qui a vu trop de films amerloques. Serge a une présence, une gueule, un regard. Il est crédible face à tous ceux qu'il affronte.

Pour le personnage de Manuel, le flic partenaire de Vincent, je voulais quelqu'un qui n'ait pas la tête de l'emploi. Laurent Stocker, a priori, n'a pas une tête de flic. Je voulais, face à Vincent, créer une différence visuelle immédiate, le brun mat et carré à côté d'un blond plus menu. Là encore, nous avons un personnage dont il est

impossible de prévoir la vraie nature en fonction de son apparence. J'ai pris beaucoup de plaisir à mélanger des comédiens venus d'univers différents. Associer Laurent, qui est de la Comédie-Française, avec Tomer, provoquait une forme d'énergie qui servait le film. C'est aussi vrai de Samy Seghir, qui joue le fils de Vincent et qui, après NEUILLY SA MÈRE , aborde ici l'enfance, le tout début de l'adolescence même, dans un registre très différent. La relation de son personnage avec celui de Tomer est une des clés du film.

Pour le rôle féminin principal du film, parmi les nombreuses jeunes femmes rencontrées au casting, Lizzie Brocheré s'est tout de suite imposée. Elle a fait ses essais avec la scène extrêmement forte de la chambre froide, et elle a été éblouissante. Lizzie est un visage nouveau, elle apporte un truc moderne tout en étant capable de faire face à tous ces mecs. Son personnage n'est absolument pas un alibi féminin – au contraire, il est un des moteurs de l'intrigue et de l'action.

**Le rythme du film est extrêmement soutenu, tant sur la forme que sur le fond. Comment avez-vous défini votre approche de la réalisation ?**

J'étais encadré par une équipe qui maîtrise les codes du polar, que ce soit au niveau de l'écriture ou avec Tom Stern, le directeur de la photo attiré de Clint Eastwood. J'ai aussi eu la chance de travailler avec Marco Cherqui, un producteur qui s'implique à mort dans les films qu'il produit. Nous nous nourrissions tous les uns les autres. Nous avons travaillé chaque scène comme une petite mécanique de précisions que le public peut facilement identifier et que je voulais voir dérapier dans un sens inattendu. Chaque scène

fonctionne en elle-même, s'inscrivant dans un ensemble qui se dessine au fur et à mesure. Nous avons tout fait pour qu'à chaque instant, le spectateur se demande ce qui va encore arriver et comment cela finira. Aucune scène n'est « reposante » ou anodine je crois. Même dans celles qui peuvent paraître plus calmes, il y a toujours le désordre et le chaos derrière. C'est mon sujet.

**Comment s'est déroulé le tournage ?**

Nous avons tourné quarante jours dans la plus grande intensité dans trois pays, France, Belgique et Luxembourg, pour des raisons de coproduction. Ce qui est un comble pour un huis-clos ! Une épopée même s'il s'agit « d'un petit film ». Nous ne pouvions rien aborder ni dans la chronologie ni dans la continuité. Dans une des scènes, Vincent prend un coup de poing à Paris, tombe au Luxembourg et se relève en Belgique ! Heureusement, j'avais une bonne scripte que je pouvais maltraiter, Françoise Thouvenot, mais c'était quand même compliqué pour ne jamais lâcher les acteurs.

**Comment avez-vous imaginé ce complexe, cette boîte de nuit ?**

Je souhaitais un lieu qui corresponde de façon assez universelle à ce que les gens connaissent de ce genre d'endroit ou à ce qu'ils imaginent. Il nous fallait une quintessence de boîte de nuit, avec ses lieux emblématiques et ses ambiances qu'on retrouve dans le monde entier.

Le lieu central est l'ancien Casino de Bruxelles, un bâtiment abandonné que nous avons redécoré pour y créer la boîte de nuit, les salles annexes, le salon rouge VIP avec les tables de jeu, l'ascenseur et les couloirs.



Pour l'ambiance, nous avons plutôt travaillé avec des lumières qui se rapprochent du noir et du blanc , en respectant le côté assez violent que peuvent avoir ces endroits où les noirs peuvent être sombre à en devenir effrayants et les blancs aveuglants.

Pour faire vivre le lieu, il fallait à la fois beaucoup de gens qui dansent et s'amuse, mais aussi le personnel qui bosse, comme les filles aux vestiaires, le physio, les barmen, les cuisiniers, les plongeurs Sri-Lankais sans papiers... Tous ceux qui triment la nuit. Mettre en scène certains d'entre eux me permettait de montrer ce mini-monde qu'est Le Tarmac et d'accentuer le contraste entre la légèreté de ce que vivent certains juste à côté du drame qui se joue pour d'autres. C'est ce mélange des gens qui construit aussi le climat du film. Les figurants ont été minutieusement choisis, avec cette envie que l'on sente le « foutoir gigantesque » de ce genre d'endroit en fin de semaine. L'endroit se remplit au fur et à mesure que la nuit avance, pour finir bondé. Traverser la piste de danse devient alors un cauchemar. Je voulais que l'on ressente physiquement Vincent se faufiler, disparaître au milieu des gens. Il se sert d'eux pour être invisible, mais cette marée humaine lui complique aussi la vie. La foule de ces fêtards devient ainsi un personnage supplémentaire.

**Tout en étant dynamique, votre écriture filmique est très précise, et vous utilisez beaucoup d'inserts, parfois surprenants même s'ils sont toujours significatifs. Comment concevez-vous l'ensemble ?**

Sur un film comme celui-ci, les inserts, les petits détails, les mains, les gouttes de sueur en gros plan, les blessures, tout cela doit vivre. Je travaillais tout seul sur

le décor. Notre hôtel était situé face au Casino qui abritait les décors, alors j'allais y traîner pour affiner mes idées. Ensuite, je faisais des mises en place avec les acteurs, mais sans aucune répétition préalable, à part les bagarres, parce que je voulais que mes acteurs soient, le plus possible, pris au dépourvu . Ensuite, sur le tournage, au gré des prises et de ce qui sort, je rajoute des plans. Nous avons beaucoup de rushes et le montage a été relativement long.

**Comment gérez-vous cette tension constante du jeu et de la mise en scène ?**

La caméra n'est pratiquement jamais posée, il y a très peu de machinerie, tout est réalisé à la main. Pour des raisons budgétaires mais aussi parce que la forme du film c'est d'être dans la peau de Vincent... Avec la bonne nervosité et une relative fluidité... J'avais l'obsession que dans ce lieu pourtant labyrinthique, le spectateur ne soit jamais trop perdu, qu'il sache toujours où on se situe. Je voulais de la lisibilité dans le désordre. Se faufiler dans la foule – jusqu'à cinq cents figurants – était notre principal problème. Lorsque Tomer entre, avec un travelling avant ou arrière, il faut le suivre et sentir le monde se refermer sur lui comme des flots. C'était à la fois compliqué et grisant. J'appréhendais ces scènes qui demandent énormément de rigueur. Je peux maîtriser cinq comédiens dans un bureau, mais quand il y a une vraie chorégraphie, des gens qui dansent vraiment, c'est bien plus complexe. Les scènes de combat n'étaient pas évidentes non plus. Les affrontements étaient très découpés, chorégraphiés, mais comme je voulais que ce soit cru, avec des débris, du sang et des traces de coups, il y avait beaucoup d'éléments à gérer. Je voulais que les spectateurs sentent les personnages



suer et souffrir dans un environnement réaliste. C'est ce que j'ai envie de voir au cinéma et que je ne vois pas assez.

#### **Vos comédiens vous ont-ils parfois surpris ?**

Tous m'ont surpris, et Tomer Sisley le premier. Lorsque, avec Lizzie, je l'ai vu jouer la scène dans la chambre froide, j'ai été impressionné. Il faisait moins 18°C là-dedans. L'équipe a été emportée par leur intensité immédiate.

La scène où Joey Starr s'énerve dans sa voiture parce qu'il découvre qu'il s'est fait avoir comme un bleu reste aussi un moment très fort. Paradoxalement, même si on lui prête cette puissance, Joey ne se met jamais en colère et c'était un effort pour lui de se mettre dans cet état-là.

Tous les comédiens, Julien, Serge, Laurent et Samy, ont eu leurs grands moments. À chaque fois, ils ont tous apporté beaucoup à ce que j'avais écrit. Malgré l'intensité, l'humour est toujours présent...

Mon producteur, Marco, m'a fait une remarque qui m'a éclairé et libéré. Il m'a dit que mes trois films précédents, qui étaient des comédies pouvaient finalement paraître assez sombres sur le fond et pas si drôles... Il m'a suggéré d'inverser le truc et de faire celui-ci très sombre tout en faisant sourire parfois...

#### **Vous faites une utilisation particulière de la musique. Pouvez-vous nous en parler ?**

J'ai utilisé la musique comme une pulsation désordonnée, sauf à la fin où elle devient plus harmonieuse. Il fallait créer des ruptures violentes suivant les différents lieux du Tarmac. Que chaque endroit ait son identité

musicale et sonore. Comme si on changeait de paysage. On joue vraiment là-dessus. Je voulais aussi superposer les musiques, « bordeliser » la bande son le plus possible... Par exemple, lorsque Vincent s'échappe avec son fils et qu'ils sont rattrapés par Abel, l'électro de la boîte coque terriblement et, tout à coup, des cordes et le score composé par Nicolas Errera montent en puissance par dessus pour faire ressentir le désespoir de Vincent... À la fin du film, le score prend le dessus pour de bon. Un beau thème avec des cordes qui nous ramène à l'équilibre et qui efface le vacarme de cette nuit.

#### **Qu'espérez-vous apporter au public et de quoi êtes-vous le plus heureux ?**

Le film ressemble tout à fait à ce que j'avais imaginé. Il est sombre, vif, poisseux, à l'écoute de ce que je ressens. Grâce à leur vitalité, les comédiens ont incarné leurs personnages de façon évidente. Tous avaient un enjeu fort, une envie de montrer ce qu'ils savent faire... et l'équipe aussi. Nous allions tous dans cette direction en cavalant tous ensemble. Cet élan partagé dans cet univers noir a aussi construit le film.

#### **Filmographie**

2010 NUIT BLANCHE  
2002 CRAVATE CLUB  
2000 LES FRÈRES SŒUR  
1995 LA FOLIE DOUCE





## RENCONTRE AVEC TOMER SISLEY COMEDIEN

### Qu'avez-vous pensé en découvrant le scénario ?

C'est un projet qui a été assez long à se monter. Je l'ai lu plus d'un an et demi avant le tournage, juste après le premier LARGO WINCH. J'ai été sensible à la modernité dans le traitement de l'action, à la construction, aux retournements qui nous entraînent sans arrêt là où on ne s'y attend pas. Le personnage de Vincent m'a tout de suite intéressé, à cause du rapport qu'il a avec son fils et parce que ce n'est pas un surhomme. Il souffre, il doute, il se trompe, il tombe, mais il se bat d'abord pour sauver son gamin. Son côté flic est atypique parce que sa nature de père est constamment présente, et c'est un père atypique parce que le côté flic va le plonger en plein cauchemar. Ces deux facettes le définissent et ne seront jamais dissociées durant cette nuit-là. C'était aussi pour moi l'occasion de jouer autre chose.

Dans le scénario, j'aimais aussi que Frédéric n'essaie jamais d'impressionner le spectateur avec des effets ou des ressorts incroyables. La force de son histoire

repose sur l'humanité de ses personnages, sur leurs failles, leurs défauts, sur ce qu'ils désirent. Tout avait du sens. Du coup, on est emporté dans quelque chose de bien plus impliquant que de l'action pure et dure.

### Aviez-vous anticipé l'atmosphère et le rythme très particuliers du film ?

Dès l'écriture, l'univers était perceptible. L'atmosphère de cette boîte existait. À force de détails très précis, remarquablement bien vus, Frédéric réussissait déjà à faire vivre le lieu et les personnages – ils touchent, ils trébuchent. Cela témoignait de la précision de sa vision, jusque dans les figurants, jusque dans d'infimes gestes qui ne font pas directement avancer l'histoire mais qui dessinent la réalité des personnages et donnent l'impression que l'on est dans la vraie vie plus qu'au cinéma.

Dans ce monde de la nuit, ce monde à part, Frédéric a su extraire les codes pour faire exister l'endroit très rapidement et avec une vraie finesse. Ce qui était frappant aussi dans l'histoire, c'était la façon dont les personnages et l'action se développaient. Que ce soit pour les personnages ou les lieux, on découvre les zones d'ombre et l'envers du décor. Régulièrement, sans artifice, une révélation ou un personnage modifie la trajectoire de l'intrigue. Le seul fil rouge, c'est ce père qui cherche à sauver son fils mais tout autour, les alliances se font, se défont, les enjeux se révèlent et tout se complique. Se faire embarquer dans ce genre d'histoire est génial.



### Comment présenteriez-vous votre personnage ?

Il est difficile d'en parler parce qu'on le découvre au fur et à mesure de l'intrigue et que donner ses clés nuirait au plaisir du spectateur. Pour moi, Vincent est un homme qui, à moitié à cause de la vie qu'il a choisie, à moitié à cause d'une erreur qu'il a commise, va risquer de perdre son fils. Il va tout tenter pour le sauver. Le cœur du personnage est là.

### Étiez-vous conscient de l'implication qu'allait exiger le rôle ?

Le scénario était clair, sans ambiguïté, et pourtant je n'imaginai pas le rôle aussi physique. Pour moi, paradoxalement, le plus difficile n'était pas d'avoir à me battre, à courir, à conduire vite ou à sauter, mais de le faire en souffrant, en étant entravé, blessé. Je suis presque toujours à bout de souffle. Pour jouer cet aspect, j'ai besoin de me mettre dans l'état du personnage. Alors avant de lancer le moteur, je fais des pompes ou je cours jusqu'à m'épuiser comme le rôle. Quand on me voit en sueur, ce n'est pas du maquillage. L'approche émotionnelle est quasiment la même. On a passé huit semaines enfermés dans ce décor qui ressemblait souvent à un piège, et cela a aussi nourri mon jeu. J'étais dans un état d'urgence permanent et absolu, en me faisant croire que j'allais perdre mon enfant.

### Le fait que vous ayez vous-même des enfants a-t-il influencé votre manière d'approcher le personnage ?

Au moment du tournage, j'avais déjà une fille, et j'ai depuis un fils. Je ne fais pas partie de ces acteurs qui ont le talent de pouvoir incarner sans ressentir. Je vais

toujours chercher le lien entre le personnage et ce que je vis. Quand il s'agit de faire semblant, je ne suis pas très doué. J'ai besoin de me faire croire, de me placer dans l'état le plus proche de mon personnage. Chaque rôle m'implique totalement. Alors évidemment, lorsque dans ce principe, je joue quelqu'un de blessé, d'enfermé, qui a peur de perdre son enfant, c'est plutôt fatigant !

### Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires ?

Tous sont de vraies personnalités, des charismes. Le film fonctionne beaucoup sur des face-à-face, très intenses, toujours dans l'urgence et avec de vrais enjeux. Je suis très heureux du casting, que je trouve inattendu et impeccable.

Travailler avec Julien a été une expérience passionnante. Nous n'avons pas du tout la même façon d'aborder le jeu. Contrairement à moi, il a la capacité de se mettre dans son personnage en un clin d'œil. Au début, lorsqu'il me regardait me mettre dans des états impossibles pour une scène, il me prenait pour un fou ! J'ai été très heureux d'avoir cette scène de bagarre dans les cuisines avec lui. J'ai chorégraphié la scène, je l'ai préparée avec les cascadeurs et le régisseur cascade et quand le moment est venu, Julien m'a fait confiance. Il n'était pas à l'aise et il a travaillé pour cet affrontement. Toute la séquence était décomposée. On répétait chaque morceau de l'action avant de le tourner, on le jouait plusieurs fois et au final, on y rajoutait l'intention. Je suis super fier de ce qu'il a accompli et on a eu de beaux échanges. Je le trouve puissant dans le film.

J'ai été très heureux de jouer avec Joey. Au-delà d'une image, c'est, dans ma courte carrière, l'un des



acteurs avec qui j'ai préféré jouer. Il ne cherche jamais l'effet, il dégage un truc. Il est d'une présence et d'une justesse extraordinaires. Il lui suffit d'être là pour exister. Il a ce don.

La première fois que j'ai vu Serge Riaboukine, c'était il y a plus de dix ans, dans un court-métrage. Je ne savais rien de lui et pourtant, même si je ne me souviens plus de l'histoire, je garde en moi l'impression qu'il m'avait laissée : je l'avais trouvé extraordinaire. Lorsque j'ai appris que c'est lui qui jouerait Marciano, j'étais très heureux. Face à lui, il faut être très concentré parce qu'il aime surprendre et qu'il propose toujours des idées déroutantes, mais qui pourtant fonctionnent. Il apporte beaucoup à son personnage.

C'est avec Laurent Stocker, qui joue mon

partenaire, que j'ai tourné ma première scène sur le film, et le rapport entre nos deux personnages a tout de suite été évident. Dès le départ, Laurent a réussi à jouer le sous-texte de son rôle, il a su amener en filigrane ce côté un peu hypocrite qui ne lui ressemble pas du tout, qui est plus ressenti que visible au niveau de son jeu, et qui participe au jeu de faux-semblants du film. On sent que son personnage suit, qu'il profite, mais qu'il n'hésitera pas à trahir si c'est son intérêt. Les scènes que nous avons ne parlent pas de ça, ce n'est jamais le propos, et pourtant il arrive à le faire passer. C'est un grand comédien. C'est une des très belles rencontres de ce film.

J'ai été très impressionné par Lizzie Brocheré. Notre scène dans la chambre froide m'a marqué.

Dans cette séquence, chacun de nos personnages touche

ses limites. C'est une confrontation, avec une dimension de violence physique qui n'était pas évidente à jouer pour moi parce qu'elle s'exerce sur une femme et que je dois la projeter contre les étagères. Lizzie avait beau avoir une protection dans le dos, c'était sévère. Elle m'avait dit : « Vas-y, ne me ménage pas » et on a fait six ou sept prises complètes. J'avais peur de lui casser le bras. Elle s'est donnée à fond, aussi bien dans l'émotion de son personnage que dans sa douleur face à ma rage. C'était

d'autant plus perturbant de jouer un truc aussi violent face à quelqu'un d'aussi adorable qu'elle.

Celui qui interprète mon fils, Samy Seghir, est une autre belle rencontre. C'était la première fois que je jouais un père avec tout ce que cela implique de responsabilité et d'autorité. Samy a l'avantage de sembler plus jeune qu'il ne l'est. Il paraît 13 ans alors qu'il en a 16. C'était bien pour le rôle, tout en lui assurant une maturité supérieure. Nous nous sommes très bien entendus mais

pour protéger et crédibiliser notre rapport dans le film, j'ai instauré une sorte de distance. Je devais pouvoir le regarder comme mon fils, l'accepter et l'aimer jusque dans ses défauts. Samy a naturellement cherché une relation plus amicale, d'égal à égal, mais avec affection et respect, je ne l'ai pas laissé faire, pour qu'il sente ce décalage, pour que dans l'action, il ne voie pas un pote qui vient le sauver mais une figure plus paternelle. C'était un travail délicat mais nécessaire.

### Comment avez-vous travaillé avec Frédéric Jardin ?

Même s'il ne laisse rien au hasard et qu'il sait ce qu'il veut, Frédéric fait énormément confiance à ses acteurs. Il est comme son film, pudique, précis, sans fioriture. Pour lui, la direction d'acteurs se fait en grande partie au moment du choix des comédiens. On s'est posé des questions au début pour qu'au moment du tournage, on soit d'accord sur le personnage et que l'on puisse travailler le jeu par rapport au contexte. Il nous a laissé beaucoup de liberté. C'est d'autant plus responsabilisant. C'est une motivation supplémentaire.

### Qu'avez-vous vu surgir du film lorsque vous l'avez découvert terminé ?

Même si c'était perceptible dès le scénario, la mise en scène, le dynamisme et le sens du détail de Frédéric me sont apparus de façon spectaculaire.

Visuellement, on est dans un univers très marqué, que ce soit au niveau chromatique, dans la géométrie des images ou dans le montage. L'identité visuelle est très forte et on passe vraiment par des ambiances

très différentes. J'ai aussi pris conscience du soin que Frédéric avait mis jusque dans la figuration, dans le choix des personnages qui peuplent cette foule, ce type sur sa chaise roulante qui danse, ceux qui travaillent dans les cuisines.

Je ne suis pas capable de regarder ce film comme un spectateur normal, mais je trouve les autres comédiens impressionnants.

### Savez-vous ce que représente NUIT BLANCHE dans votre parcours ?

Je sais que ce rôle marque une étape pour moi. J'ai commencé dans une sitcom et on m'a catalogué. Pour me sortir de cette image, j'ai fait du stand-up. Je l'ai fait pour exister et pour que l'on me propose les rôles que l'on ne propose qu'à ceux qui existent déjà. On m'a catalogué comique. J'ai eu du mal à me faire accepter dans le rôle de Largo, j'en ai fait deux et désormais, on m'identifie un peu au personnage. Mon métier c'est acteur, et j'ai envie de tout jouer, au-delà des étiquettes que l'on m'attribue. J'aime me débarrasser de mes étiquettes ! Ce film-là s'inscrit complètement dans cette logique. Ce rôle m'a permis d'apprendre à me faire un peu plus confiance dans le jeu. Fred m'en a donné l'occasion. C'est un souvenir très fort.







## LISTE ARTISTIQUE

Vincent Tomer Sisley  
Lacombe Julien Boisselier  
Feydek JoeyStarr  
Marciano Serge Riaboukine  
Manuel Laurent Stocker  
Vignali Lizzie Brocheré  
Thomas Samy Seghir  
Yilmaz Birol Ünel  
Alex Dominique Bettenfeld  
Abel Adel Bencherif

## LISTE TECHNIQUE

Réalisation Frédéric Jardin - Scénario Frédéric Jardin, Nicolas Saada, Olivier Douyère

Producteurs (Chic Films) Marco Cherqui, Lauranne Bourrachot - Co-producteurs (Paul Thiltges Distribution) David Grumbach, Paul Thiltges  
Co-producteurs (Saga Film) Jean-Jacques Neira, Hubert Toint - Co-producteurs (uFilm) Adrian Politowski, Gilles Waterkeyn

Directeur de la photographie Tom Stern AFC, ASC - Montage Christophe Pinel  
1er assistant mise en scène Hubert Barbin - Ingénieur du son Christian Monheim - Directrice de casting Swan Pham  
Musique originale Nicolas Errera, DJ Yenn, Ionic Benton, Artaban  
Décors Hubert Pouille - Maquillage-Coiffure Katja Reinert - Costumes Uli Simon

Avec la participation de Canal +, Ciné + - Avec le soutien de CNC, Procirep  
Programme Media de l'Union Européenne, Film Fund Luxembourg  
Distribution BAC FILMS

© Chic Films - PTD - Saga Film  
Photographe : Ricardo Vaz Palma  
Crédits et visuels non contractuels  
Graphiste : Mélanie Jacquemet

**MEDIA**

